

KARLS

ABSTRACTION & PERFORMANCE

Bonjour à toutes et tous,

Aujourd'hui j'oublie les thématiques habituelles que sont :

- News
- Karls et moi
- Brèves

Et j'invite à lire ma pensée sur le sensible et la sensibilité. En attendant la suite.

A bientôt

15 juin 2023 21 h 15

LA RESURGENCE DU SENSIBLE

" La conscience est instrument de précision d'une sensibilité extrême"

Victor Hugo

L'OUBLI DU SENSIBLE

« La grande image n'a pas de forme », nous dit François Jullien, et j'y reviendrai. Pourquoi dire, pourquoi dire à qui aura lu ceci, , mon tourment ontologique pour l'art, pour le « mysterium tremendum » qu'il produit dans chaque parcelle de mon esprit et de mon corps? La réponse est sans aucun doute cette volonté de partager une vision de cette création pure, dépourvue de tout concept, de tout discours qui préexiste à la création, héritée du tragique de l'existence, de la conversion de l'expérience extérieure en expérience intérieure puisque qu'il ne faut pas subir la vie, il faut travailler comme elle.

Travailler comme elle, crier son drame, apprivoiser ses douleurs, apprendre sans cesse du monde et de soi et par le truchement de découvertes successives, quitter une peau qui ne nous appartient plus mais qui aura participé de cette avancée. Hegel nous en fait la sublime démonstration dans la phénoménologie de l'esprit (1807). Lisons : « *Le bourgeon disparaît dans l'éclosion de la floraison, et l'on pourrait dire qu'il est réfuté par celle-ci, de même façon que le fuit dénonce la floraison comme faussé existence de*

la plante et vient s'installer au titre de la vérité de celle-ci, à la place de la fleur. Ces formes ne font pas que se distinguer les unes des autres, elles se refoulent aussi comme mutuellement incompatibles. Mais dans le même temps, leur nature fluide en fait aussi des moments de l'unité organique au sein de laquelle non seulement elles ne s'affrontent pas mais ou l'une est aussi nécessaire que l'autre, et c'est cette même nécessité qui constitue alors la vie du tout ».

C'est beau n'est-ce pas ? Je poursuis.

L'art abstrait tel que je le pratique est avant tout une question sensible (au sens étymologique du terme). J'ai été à la fois choqué et en accord avec les propos de Paul Rebeyrolle recueillis dans un joli livre de Gérard Rondeau. L'artiste y qualifie l'abstraction « d'inintéressante » et caracole sur le « désossement » de la peinture et qu'en la matière tout avait été dit avant la guerre. Il est exact que l'art abstrait, du point de vue de la recherche plastique, a donné tout ce qu'il avait à offrir. Les grands théoriciens de la peinture que furent Kandinski, Malevitch et surtout Mondrian ont contribué à libérer l'art, comme moyen d'expression, de son carcan représentatif du réel, de représentation morte rappelant le vivant.

Car en effet, l'abstraction ne peut et ne doit pas être étiquetée comme valeur intellectuelle au détriment de la valeur sensible. La beauté et l'horreur, (puisque le monde, lui, continue de parler) ne doivent être étiquetées et réduites à une simple, (je dirais même simpliste), représentation de la vérité. Comme l'écrit Pascal : « *quelle vanité que cette peinture qui suscite l'admiration par la ressemblance des choses dont on admire pas les originaux* ».

Pourtant, plus le temps file et plus l'abstraction se meurt. Elle a existé dans le sérail artistique depuis son avènement autour de 1910. Mais aujourd'hui, en 2023, qu'en est-il du grand public, du peuple, de la classe moyenne, de l'ouvrier, de la fameuse ménagère? L'abstraction a, depuis toujours, souffert d'une idéologie du labeur à peindre. Autrement dit, la lecture de l'œuvre d'art par le spectateur lambda a toujours été guidée, (et même dirigée), par deux critères uniques : la représentation et le temps. Je vois un personnage, un paysage, je peux donc m'identifier, et de surcroît, l'artiste a dû mettre un temps fou à peindre ce personnage ou ce paysage. Il y a donc une idée de « beau » et de « bien réalisé » en fonction du réel apparent et du labeur à peindre.

Pourtant, suggérer c'est le rêve, et l'œuvre abstraite qui fait perdre au spectateur sa lecture habituelle de l'œuvre, lui tient un discours sensible, extéroceptif et dépourvu de l'utilité du discours explicatif. Elle a le pouvoir de mettre l'âme en vibration et d'activer les parcelles les plus secrètes et les plus primitives tant de l'artiste que du spectateur. Rappelons-nous Redon : « je ne crois ni ce que je touche, ni ce que je vois, je crois uniquement à ce que je sens ». Les hautes instances dirigeantes de l'art d'aujourd'hui, l'art décrété officiel, cette partie (une partie seulement, mais qui pèse lourdement sur ce qu'est l'art contemporain aujourd'hui), scatophile, gore, (oui je parle de toi Paul McCarthy), décérébrée et abêtissante ne parviendra jamais à supplanter ce

qui unit le peintre et le spectateur : l'excitation, l'enivrement, l'épuisement, l'être de ne pas être, le partage, la communion, la transcendance, l'émotion, la douleur et la joie.

J'ai peint moi-même 33 fois en public au moment où j'écris ces lignes, le 15 juin 2023. À Paris, à Beyrouth, Chypre, Byblos, à Bruges, mais aussi à Gémozac (17) 3000 habitants, à Villecresnes (94), 9500 habitants, etc...

Jamais un regard hostile dans des contrées où l'art, et plus particulièrement contemporain et moderne, est la dernière roue du carrosse. De l'étonnement souvent, de l'interrogation toujours, mais jamais de geste de recul. Il me faut peindre partout, pour tous les publics, pour autant de moments intenses où la peinture se diffuse dans l'espace sensoriel. C'est là mon unique moyen de vibrer dans ce monde. Pas le fric, pas les honneurs, pas le prestige. Sentir c'est être vivant. C'est tout.

Néanmoins, aujourd'hui, dans notre pays mon constat est vérifiable. Tout le monde connaît de nom (sans forcément être capable d'identifier leurs œuvres), les Cézanne, Matisse, Monet, Delacroix, Gauguin, Van Gogh et je pourrais continuer la liste... mais qui connaît Cy Twombly, Hans Hartung, Wols, De Kooning, Sam Francis, Yves Klein, Camille Bryson, Serge Poliakoff, André Marfaing ou encore Fabienne Verdier qui elle seule vaut bien selon moi, dix Sarah Lucas, Damian Hirst, Carolee Schneemann et tout ce petit monde de la provocation qui justement éloigne le grand public ? Quand Bertrand Lavier empile à Beaubourg des coffres forts sur des frigos, il est encensé par la critique artistique bobo et envoie le public se faire voir avec un doigt levé bien haut dans un nuage de mépris. Suis-je paranoïaque ? Ce n'est pas à moi d'en juger.

Ah oui, j'avais dit que je reviendrais à François Jullien, (j'invite d'ailleurs à lire le livre « la grande image n'a pas de forme » basé sur l'histoire de la peinture Chinoise). « la grande image est celle qui ne s'enlise dans aucune forme et maintient diverses formes compossibles, se gardant de l'anecdotique et préservant une ressemblance sans ressembler, pour peindre la disponibilité du foncier ». Amen !

LE SENSIBLE AU CŒUR DE L'ATELIER

Un atelier d'artiste est toujours un lieu singulier. Qu'y trouve-t-on ? Qu'y fait-on ? Comment ? et pourquoi ? Avec qui et pour qui ? Bien sûr, les ateliers de la renaissance étaient de vrais lieux d'apprentissage, de collaboration, mais aussi et surtout de vrais lieux culturels. Combien d'ateliers d'artistes s'ouvrent aujourd'hui au public ? Peu voire pas ! La faute à la peur d'être spolié ? Passons... J'en arrive au mien. Mon atelier est tout sauf immaculé. Niché au sous-sol d'une villa en meulière en région Parisienne. Quand on y entre, on est directement plongé dans une atmosphère qui sent un mélange de renfermé, d'huile et d'essence de térébenthine. Cet atelier, (que je m'oblige à ranger à peu près une fois par an) est un lieu jonché de cadavres de tubes de couleurs, de pinceaux durcis, de débris de toiles, d'œuvres encore en séchage et d'œuvres sèches entreposées comme je peux, de pots vides souillés, de chiffons tachés. Mon atelier, c'est 34 m² sous 1 m 95 de plafond (ce qui me pose parfois des problèmes de format). Trois fenêtres bancales, des tuyaux d'arrivée d'eau et de gaz qui filent sur les murs.

Voilà 6 ans que je m'y rend de façon irrégulière. Pour y faire quoi? Y peindre la plupart du temps, mais il peut m'arriver d'y entrer avec l'objectif d'y peindre et en repartir au bout de 5 minutes parce que ce jour-là je ne le sens pas. De la même façon, je peux y entrer pour ranger et me retrouver à peindre et ne rien ranger du tout. Mon atelier, c'est un lieu de solitude. Une solitude que j'appelle de mes vœux parfois, que je redoute à d'autres moments. Une solitude religieuse, méditative, colérique, déçue. Colérique et déçue, parce qu'il me faut être honnête et sincère : en atelier on rate beaucoup. Tous les artistes ratent. Même les grands maîtres calligraphes Japonais et Chinois du 15^{-ème} siècle rataient. Ils parvenaient à une pureté de trait relative à un âge avancé. Rater est un processus nécessaire qui pourtant est douloureux tant il génère le doute. Ah le doute !

Intermède sur le doute

Nietzsche disait : « ce n'est pas le doute mais la certitude qui rend fou ». Bien ! Sauf que le doute devient fatigant à la longue. Je ne parviens pas à me défaire du doute. Je doute de tout et tout le temps. Je doute de mon avenir, (artistique j'entends, mais pas que !). Je doute de mon hypothétique talent, je doute de la sincérité de presque tout le monde. Je doute, je doute et doute encore. Et ce doute génère une peur. Une peur que tout s'arrête, une peur de ne plus peindre en public, de ne plus peindre du tout. Je suis tant en proie au doute que je doute même de la culture de celles et ceux qui m'achètent des peintures, tant je crois ne pas mériter leur investissement et leur croyance en mon travail. Pourtant, voilà presque 15 ans que je doute, dont 13 à peindre en public. L'année 2020 et la covid aura été la seule où je n'ai pas pu réaliser de performance. Alors me dira-t-on. Pourquoi douter ? La réponse est simple. Il faut douter. Il faut continuer d'avoir peur de se présenter en public devant une grande toile. Le doute, bien que terrifiant, n'en est pas moins nécessaire. Il est une source de progression, il est l'apprentissage permanent de l'humilité. Le doute se mérite. Et lorsque l'on est perdu dans le gouffre de nos doutes, au point de ne plus savoir de quoi douter, alors on fait appel à Byron qui nous plonge encore plus profond dans les abîmes du doute : « Nous faisons si peu ce que nous faisons en ce monde que je doute que l'action de douter soit vraiment le doute ». Nous voilà bien avancés !

Revenons à mon atelier .

Dans mon atelier, j'ai détruit, déchiré, cassé des dizaines de toiles. J'y ai passé souvent des heures pour pondre une petite toile nulle, sans puissance et sans force, sans équilibre ni cohérence, alors que je peins en public des toiles de 6 mètres en 45 minutes. Je me suis vu passer des heures à peindre, et rentrer chez moi vidé de mon contenu en ayant rien sorti de correct. Je n'ai jamais raté une toile en public. Jamais! On rate en atelier, parce que paradoxalement, on s'observe peindre, on réfléchit, on réfléchit beaucoup trop. Et dans ma pratique abstraite lyrique, trop réfléchir, c'est aller droit dans le mur. Pour créer une œuvre aboutie en atelier, il faut avant tout savoir apprivoiser cette solitude et surtout parvenir à la lire. Suis-je aujourd'hui seul et heureux de l'être? Suis-je seul et mélancolique? Seul et agacé? Seul et serein? On ne peint jamais rien d'autre que ce que l'on est. Il faut donc se connaître soi-même et se

rendre à l'atelier au bon moment. En public c'est différent. C'est à la fois une création et un spectacle. On a ni le temps ni le besoin de s'observer. le public est en place, le lieu est désigné, la toile vierge est prête, la musique démarre, il faut y aller. Dans mon atelier je m'assied au sol, je prie, je pleure, je crie, je désespère, j'espère, j'abandonne et je renonce, je reprends et je lutte. Mon atelier me ressemble. Un gros bordel triste auréolé d'une certaine élégance.

LA SENSIBILITE CONFRONTEE

Je consulte une psychiatre. Depuis un moment mais j'ai récemment changé de praticien. Un premier rendez-vous chez un psy qui ne vous connaît pas c'est toujours un moment rempli d'impudeur. On a rien à vendre à part l'histoire de son désarroi ou de ses désillusions, de ses tourments et autres démons, appelons ça comme ou voudra. On vous écoute. Mais surtout on vous teste, on vous jauge. Il y a comme une mise en doute sournoise (mais perceptible) de votre condition. Oui, pour entamer un suivi chez un psychiatre, il faut faire ses preuves. L'élégance est suspecte, le soin aussi, le phrasé correct encore plus. Il faudrait donc montrer qu'on va très mal. Je rassurerai donc sur la légitimité de ma volonté de me comprendre et de profiter de quelques joies fugitives en étant présent à mon prochain rendez-vous un peu plus souillon, un peu plus vulgaire, dégoulinant de malheur et de tristesse. Que dieu me garde d'aller très bien, ce serait un comble, voire une provocation. La douleur doit s'incarner pour être crédible en ce bas monde. La dignité ne doit pas supplanter ce pour quoi on consulte.

LA FRAGILITE DU SENSIBLE

La peur. J'ai peur tout le temps. Peur des jours qui s'allongent. Je préfère l'automne et l'hiver plutôt que le printemps et l'été. Le printemps est une mièvrerie inventée par les hommes, une fausse renaissance que l'été va ravager. L'été est une chose plate et vide, lourde et longue où le ciel est trop souvent dépourvu de tragique. J'ai peur des journées caniculaires. J'ai peur des journées interminables. J'ai peur des nuits où il ne fait pas nuit. J'ai peur de peindre autant que cela m'est nécessaire. J'ai peur de mes toiles immaculées. Elles me terrorisent. Ce sont elles qui mènent la danse. Pas moi! A 5 ou 6 ans j'avais peur du concorde qui passait au-dessus de ma maison normande à 11h15, et à 18 ans j'étais dans l'armée de l'air. A 30 ans je n'avais plus peur de grand-chose. A Bientôt 52 j'ai peur de tout. Peur de mon état moral au réveil, peur des angoisses, peur de manquer de temps, peur d'avoir peur. Dans "le Mythe de Sisyphe", Albert Camus nous dit ceci. Lisons : " Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement. « Commence », ceci est important. La lassitude est à la fin des actes d'une vie machinale, mais elle inaugure en même temps le mouvement de la conscience. Elle l'éveille et elle provoque la suite. La suite, c'est le retour inconscient dans la chaîne, ou c'est l'éveil définitif". Bien! Mon problème est que le "pourquoi" s'est imposé à moi depuis bien longtemps sans que j'en

sois étonné. Mon éveil est, je le crois, définitif. Errer n'est pas mon fort. Être prisonnier ou esclave de ma propre et seule vie est pour moi inconcevable.

- Le vrai secret pour aller bien : avoir toujours un projet à venir. C'est le paradoxe, l'exact inverse de vivre l'instant présent. Mais que voulez-vous, l'instant présent semble plus doux lorsque ce qui vient après annonce un présent vibrant d'émotion. Finalement le présent est l'espérance d'un présent futur.

Avant de peindre en public je suis toujours terrorisé. Pourtant, j'attends avec impatience d'avoir à nouveau peur même si j'ai peur d'avoir peur.

LA SOLITUDE MORALE COMME DEFINITION DU SENSIBLE

La solitude : Je me suis toujours senti le plus souvent seul que le contraire? (Je m'en sors bien, Cocteau disait avoir été plus souvent mort que vivant). La solitude, celle que j'entends, celle dont je parle, on ne peut l'intégrer qu'à partir du moment où l'on parvient à exclure la fausse problématique de la présence ou de l'absence. En effet, être accompagné n'est pas nécessairement être en présence de quelqu'un, mais parfois même l'exact inverse : plus on est parmi les autres et plus on se sent seul. En un mot il ne suffit pas d'être solitaire pour être seul et inversement . La solitude telle que je la vois, telle que je la vis, nous la vivons tous à un moment ou à un autre de notre vie. Elle porte un nom : l'ennui. Cet ennui devient solitude lorsqu'il s'invite de façon récurrente, puis permanente. Oh, bien sûr, il ne s'agit pas de l'interprétation primaire qui consiste à s'ennuyer avec tel ou untel. Il est ici question d'un ennui plus ancré, plus profond. Une forme d'errance entre notre début et notre fin. J'ai toujours eu peine à me donner un "but", un "objectif", ou plutôt leur trouver un sens, puisque j'en reviens toujours à la même conclusion : Omnes una manet nox!

LE SENSIBLE ET AUTRUI

Je crois que le grand public ne se rend pas bien compte de ce que représente l'acte de peindre pour un peintre. Il ne s'agit en rien de "viscéral" ou de "fusionnel" ou autre terme à la con en vogue. C'est là, c'est tout. On ne peint pas parce que l'on a envie de peindre. On ne peint pas parce qu'on en a besoin. On ne peint pas par plaisir, loisir, détente, passe-temps... Pis encore, peindre est un acte terrifiant dont on se passerait bien.

A l'extrême je dirais même que l'on ne peint pas pour montrer sa peinture puisque le vrai succès est dans l'atelier, (j'en ai parlé plus haut), après de longues batailles contre...soi-même. Non, rien de tout ça. Je crois que l'artiste peint, sculpte, dessine, grave, que sais-je encore, parce qu'il EST peinture, sculpture, dessin, gravure...

Il est un tout comme l'être humain est un tout dans la nature, il est la nature au même titre que l'arbre ou la fourmi, l'eau ou le vent. Qu'il cesse donc de se croire DANS la nature et de facto de s'en croire au-dessus.

On comprends ainsi la peur qui est la nôtre de ne plus peindre, sculpter etc... Une peur de ne plus pouvoir. De ne plus en avoir les moyens physiques ou intellectuels, voire sensitifs.

Pour ma part, à chacune de mes performances qui se termine, je subis de plein fouet la peur que tout s'arrête, la peur que ce fut la dernière des dernières. Et ça fait 15 ans que ça dure. Oui, 15 ans que la peur de ne plus m'exprimer en public me travaille. Parce que peindre en public, (je l'ai déjà dit), c'est être en s'oubliant. Rien de plus grisant pour moi que de disparaître au cœur d'un immense panneau immaculé.

Oui, je l'ai dit en ouvrant ce paragraphe, le grand public peine à intégrer ce qu'il n'est pas. Ce n'est pas nouveau. Mais songeons au nombre d'artistes qui en sont venus au suicide parce que ne plus peindre, ne plus pouvoir peindre leur ôtait un organe vital.

- Bernard Buffet s'est asphyxié avec un sac en plastique en 1999 touché par parkinson.

- Van Gogh, une balle dans la poitrine en 1890

- Mark Rothko se suicide en 70 à cause d'un anévrisme à l'aorte qui l'empêchait de peindre de grands formats.

- Nicolas de Stael se suicide ne 55 parait il par amour. Une connerie à laquelle j'ai toutes les peines du monde à croire.

Et tant d'autres, musiciens, poètes qui auront passé leur existence à se suicider, se détruire, s'évader du monde, (Artaud, Cocteau, Bukowski, Pollock, Bryan Jones, Samuel Pepys, la liste est si longue...)

On ne choisit pas de "devenir artiste". C'est une évidence cosmique contre laquelle on ne peut lutter. C'est comme ça, c'est tout!

LA SENSIBILITE EXTEROCEPTIVE

J'en termine. Tout ce que j'ai écrit ci-dessus pourra donner l'image d'un homme atrabilaire, résigné, défaitiste et résolu. Il n'en est rien. J'ajoute que l'on écrit ou peint avant tout pour soi-même. L'espoir étant que quelqu'un se trouve ou retrouve. Il n'y a pas, loin de là, que les artistes qui doivent composer avec leur sensibilité. Il y a des hommes et des femmes, complètement en dehors du milieu artistique qui ont en eux un sensibilité exacerbée. Ils ont eux aussi droit à élever la sphère de leurs plaisirs. Il nous faut de toute urgence nous sortir de cette vie que j'appelle « biologique », à savoir, dormir, manger, travailler, baiser vite fait. C'est insupportable. Écoutons et lisons Hartmut Rosa sur l'accélération (titre de son livre) et revenons à l'humain primordial, au sensible.

La sensibilité dans notre monde est massacrée par un occident qui se croit au-dessus de tout, y compris de la nature pour s'autoriser à la détruire. Si l'on retourne à mon paragraphe sur « la sensibilité et autrui » j'y explique que nous ne sommes rien d'autre que des éléments constitutifs de la nature. Nous ne la dirigeons pas. Nous sommes la nature. Je pense à Darwin qui pensait qu'il n'y avait qu'une différence de degré entre les espèces. Rien de plus.

J'aime la mouette et le cormoran, le loup et la limace, le vent, la pluie, les nuages, le lièvre peureux, l'orage, le sable chaud et les arbres qui luttent et souffrent au bord des falaises, endurent et survivent.

Et je dis à toi qui le 12 juin dernier m'a dit « Dieu est amour » ! Je t'aime.

Je t'aimais sans doute depuis longtemps sans le savoir, je t'ai aimée ce jour-là très fort, et je t'aimerais en silence à l'avenir.

Karls

Ce 15 juin 2023



PARTAGER SUR
FACEBOOK



PARTAGER SUR
TWITTER



PARTAGER PAR
EMAIL

Karls

57 rue de wissous, wissous
France

Vous avez reçu cet e-mail parce que vous vous êtes inscrit sur notre site web ou avez effectué un achat chez nous.

[Désinscription](#)

